

Préface

Pour moi, un bon thriller ésotérique s'épanouit dans l'ombre et la lumière.

A la différence d'un polar noir classique, marqué au fer rouillé du réel, le thriller ésotérique sublime notre quotidien dans une quête sombre et enchantée. Sombre par sa facture policière, avec son cortège de meurtres, d'enquêtes tourmentées, d'angoisses voire de perversions, mais lumineuse par la révélation d'un secret perdu, issu des songes de l'humanité. Un secret qui ouvre la conscience vers d'autres univers.

Le polar noir désenchanté le réel, le thriller ésotérique le ré-enchanté. C'est du moins la conception que je partage avec mon co-auteur Jacques Ravenne dans l'élaboration des enquêtes de notre flic franc-maçon, Antoine Marcas.

Et ce *Tombeau du diable*, où vous allez pénétrer à vos risques et périls, s'insère à merveille dans ce subtil clair obscur ésotérique. J'ai pris un grand plaisir à dévorer cette œuvre qui nous plonge dans une mythologie que l'on croyait à jamais perdue. Eric Bony la fait resurgir avec force.

Mais ce n'est pas tout. Je garde le meilleur pour la fin.

Il se trouve que j'ai connu Eric dans sa jeunesse, à une époque où il était un journaliste très particulier, un grand chasseur de mystères devant l'éternel. Il est l'un des rares à avoir mis un pied dans cet autre univers sombre et merveilleux. Je me souviens de longues conversations où il me racontait ses enquêtes « border line », quand il arpentait la terre de France pour humer les brises parfumées du paranormal et résister aux bourrasques du charlatanisme. Toujours

à danser entre légendes, sortilèges et sociétés secrètes. A sa manière, Eric ré-enchantait le monde ; il y avait dans ses articles de quoi écrire des dizaines de romans.

Le temps a passé, Bony est revenu sur les rives du réel. Puis, un jour, des années plus tard, il a rouvert par inadvertance un vieux coffre aux souvenirs oublié dans une cave. Un démon venu du fonds des âges a surgi. Alors qu'il s'envolait vers les ténèbres, Eric l'a capturé et emprisonné dans les pages de ce roman.

A la lecture du *Tombeau du diable*, j'entends à nouveau ce bruit familier qui donnait écho à nos conversations ésotériques.

Un battement d'ailes.

Celui de l'ange du bizarre...

Eric Giacometti

Prologue

55 avant Jésus-Christ en Gaule

La nuit commençait à tomber et ils étaient perdus. Ils marchaient depuis des heures dans le brouillard et étaient épuisés. On n'y voyait pas à deux mètres et le froid s'infiltrait partout, jusque sous les cuirasses. La cinquantaine d'hommes tournaient en rond depuis plusieurs heures dans un labyrinthe de volutes blanches.

Partie en reconnaissance le matin, la troupe de légionnaires tentait de rejoindre l'un des camps retranchés établis par les Romains dans la région quelques mois auparavant. Sur le chemin du retour, ils avaient été surpris par le brouillard alors qu'ils longeaient une forêt de bouleaux. La nappe était apparue soudainement, enveloppant d'un voile laiteux les hommes et les bêtes.

Tout le décor verdoyant avait été gommé. Les arbres, le sol, le ciel... Tout se confondait. Les oiseaux s'étaient tus. Même les chevaux avançaient en silence, étouffant leur pas, comme si les animaux avaient compris que la nature était devenue hostile et qu'il fallût le moins de bruit possible pour ne pas réveiller les abominations dissimulées au plus profond des bois, n'attendant qu'un prétexte pour fondre sur eux et les mettre en pièces dans un concert sanglant de crocs et de griffes. Leur instinct leur soufflait qu'il en allait de leur vie. Tels des spectres reptiliens, les langues de fumée blanchâtre léchaient les troncs serrés et sinuaient entre leurs jambes, leur donnant l'horrible impression de marcher au milieu

d'une masse gélatineuse. Il n'en fallait pas plus pour enflammer l'imagination des hommes.

Certains légionnaires, les mêmes qui criaient à qui voulait l'entendre dans les bordels de Rome qu'ils n'avaient peur de rien, commençaient à murmurer que ce brouillard n'était pas naturel, qu'il s'agissait d'un maléfice lancé par les sorciers des tribus barbares alentour, les mystérieux druides. On disait d'eux qu'ils maîtrisaient les éléments et commandaient à une légion de démons hantant les impénétrables forêts gauloises.

Les soldats de César, pourtant aguerris par des années de conquêtes, n'en étaient pas moins superstitieux, et nombreux étaient ceux qui gardaient dans leur attirail des représentations de leurs dieux sous forme de statuettes. Au bivouac, certains érigeaient dans leur tente des autels miniatures et priaient tous les soirs, à la lueur d'une bougie, demandant à Jupiter de les épargner et à Mars de leur apporter la victoire. Mais, ce soir-là, les hommes n'étaient pas tranquilles. Il flotait comme une menace dans l'air... Quelque chose d'indéfinissable.

Monté sur son cheval pie, le général Crassius rongea son frein devant un paysage que Pluton, le dieu des Enfers, n'aurait pas renié. Il ne l'aurait jamais admis devant ses troupes, mais il était perdu. Cheveux grisonnants plaqués sous son casque, visage taillé à la serpe, yeux noirs perçants soulignés de multiples cicatrices, Crassius était devenu général à la force de son glaive. Il était très respecté de ses hommes et avait la réputation d'être chanceux. Il les avait menés sur tous les fronts où l'Empire avait eu besoin d'eux... Et, surtout, il les avait ramenés vivants.

Il était à la tête d'une troupe de mercenaires pour lesquels il était une sorte de dieu vivant. Beaucoup lui devaient la vie. Affectés depuis une année en Gaule, ils effectuaient des missions de pacification et tentaient de juguler les révoltes des tribus celtes. Au début, il avait eu peur de mourir d'ennui. Terrasser quelques barbares ? L'entreprise paraissait des plus aisées pour la machine de guerre romaine. Pourtant, tout avait tourné au fiasco. Ce qui lui avait semblé une mission

facile était devenu rapidement un enfer. Tout avait mal commencé. Cette équipée, cette campagne, ce maudit pays ! Au cours de ces derniers mois, il avait perdu plusieurs de ses meilleurs hommes dans des escarmouches avec les Gaulois.

Ces barbares en haillons avaient fait preuve de la plus grande fourberie contre ses soldats. Au lieu de se battre sur le champ de bataille, de se mesurer aux légions romaines comme des hommes, ils avaient préféré le harcèlement et les embuscades. Déguisés en bêtes, ils surgissaient des bois, fondaient sur les soldats en hurlant. Bien sûr, le combat tournait presque toujours à l'avantage des Romains, mieux armés avec leurs pilums acérés et mieux protégés par leur cuirasse. Mais il y avait toujours de lourdes pertes. Et quelle sauvagerie !

Ces barbares s'acharnaient à plusieurs sur les hommes à terre, réduisant leur crâne en une bouillie informe à coups de hache. On disait même qu'ils arrachaient des morceaux de chair à leurs victimes encore vivantes pour s'en repaître. Peut-être pensaient-ils ainsi gagner leur force et leur courage...

Ce n'étaient pas des hommes, juste des bêtes sauvages, de la chair à gladiateur que l'Empire devait dompter. Crassius fut tiré de sa rêverie par Claudius, un jeune lieutenant arrogant qui chevauchait à ses côtés.

— Général, la nuit est tombée et on dit que ces bois sont maudits. Des troupes ont déjà disparu dans les parages. On prétend qu'elles ont été dévorées par des démons. Il vaudrait mieux s'arrêter là et attendre le matin pour repartir.

Crassius le toisa avec mépris. Lui, sorti de la plèbe, détestait ces jeunes aristocrates envoyés par Rome pour satisfaire l'ego de riches patriciens. Il avait beau avoir belle allure avec sa cuirasse métallique, son front haut et ses cheveux blonds bouclés, il n'arriverait jamais à la cheville des hommes qu'il était censé commander ; il ne serait jamais un vrai guerrier.

— Depuis quand les armées de César prêtent-elles l'oreille à des racontars de bonnes femmes ? Nos hommes ont assez de courage pour continuer, eux. De toute façon, nous ne devons plus être très loin et...

Il fut interrompu par le galop d'un cheval. Le cavalier pila littéralement à proximité du cheval de Crassius.

— Général, général ! À trois lieues, j'ai repéré une forêt de bouleaux assez dense sur une colline. Je pense qu'il s'agit de celle qui se trouve juste avant le camp.

Crassius sourit, triomphant.

— Enfin, une bonne nouvelle ! J'espère que vous avez raison. Nos hommes n'en peuvent plus.

— J'ai cru entendre des chants et apercevoir des lumières au sommet.

L'ombre d'un doute passa dans les yeux de Crassius. Il se rembrunit, soudain intrigué.

— Un poste de garde ?

— Je ne sais pas. Je n'ai pas voulu m'approcher trop au cas où il s'agirait de barbares.

— Tu as bien fait. Allons jeter un coup d'œil. En fin de compte, peut-être que Jupiter est avec nous et que nous dormirons à l'abri ce soir, couvert de gloire, dit-il pour se donner du courage.

Mais son instinct lui soufflait que ce ne serait pas si simple.

— Général, dit Claudius, n'est-ce pas imprudent ? Les hommes sont fatigués et, s'il s'agit d'ennemis, nous ne sommes qu'une cinquantaine.

Crassius balaya la remarque du revers de la main. Il fusilla Claudius du regard.

— Auriez-vous peur ? Croyez-vous que c'est avec des couards de votre espèce qu'on pacifie une contrée de l'Empire ?

— Non, mon général, mais...

D'un geste, Crassius lui ordonna de se taire. Ce lèche-bottes commençait vraiment à l'agacer. Il allait montrer à ce gamin ce qu'était un général de l'armée romaine.

— Prévenez les hommes de se tenir sur leurs gardes et qu'on redoute une attaque. Éclaireur, montre-nous la route !

La troupe continua à se frayer un chemin dans un brouillard toujours plus épais. Ils se sentaient poisseux d'hu-

midité, englués dans cette mélasse blanchâtre de plus en plus opaque. Soudain, plus rien. Ils avaient traversé la nappe et devant eux s'élevait une colline aux pentes abruptes plantées de bouleaux serrés les uns à côté des autres qui brillaient comme autant de lances acérées sous la lumière de l'astre lunaire. L'effet était saisissant : une citadelle de pierres noires aux pentes escarpées, hérissées de pics blancs. Presque religieusement, ils s'approchèrent jusqu'au pied de la colline. Le général mit pied à terre et ordonna à ses lieutenants de l'imiter.

C'est alors qu'ils les entendirent. Au début, on aurait dit le sinistre murmure du vent qui se faufilait à travers les troncs. Et puis la rumeur s'amplifia. Des clameurs lointaines, plus fortes de minute en minute, des chants rauques, barbares, des mots criés dans une langue gutturale comme des incantations venues du fond des âges.

Bien que disciplinés, les hommes commençaient à murmurer. De la main, Crassius leur intima l'ordre de se taire et leur fit signe de sortir leur glaive. Des consignes furent données discrètement, et ils se déplièrent le long de la colline. Par deux, à une distance de quelques mètres les uns des autres, ils commencèrent leur ascension le plus discrètement possible.

La montée fut des plus pénibles tant les arbres étaient serrés, comme si la nature voulait leur interdire de profaner un territoire sacré. Les lanières de cuir des *caligae* se prenaient dans les racines, et les troncs rugueux raclaient les boucliers. Ils se servaient de leur pilum comme d'une canne pour gravir la pente raide. Au fur et à mesure de l'avancée des Romains, les clameurs se faisaient plus fortes.

Au bout de ce qui leur parut des heures, ils atteignirent le sommet, là où le bois se terminait. Aucun d'eux n'avait imaginé un tel spectacle, même dans leurs plus affreux cauchemars.

Dans une immense clairière entourée d'imposants menhirs se déroulait ce qui semblait être une cérémonie religieuse. De dos, une centaine d'hommes encapuchonnés,

vêtus de grandes robes de tissu épais, se balançaient d'avant en arrière, comme en transe, au rythme hypnotique de leurs incantations. Devant eux, au centre de la clairière, les soldats romains apercevaient l'orifice d'un puits. Au-dessus, reliant les deux bords du gouffre, un dolmen surmonté d'une construction en bois. Des cordes attachées à une sorte de nacelle descendaient dans les profondeurs de la Terre par un ingénieux système de poulies.

Une lourde fumée enveloppait un homme immense, juché sur l'impressionnante pierre plate que surplombait le gouffre. Il était vêtu d'une longue robe noire et arborait une grande barbe blanche hirsute. *Ce doit être le grand prêtre, un de leurs fameux druides*, se dit Crassius. Derrière lui, la fumée empêchait de bien distinguer, mais on devinait une silhouette gigantesque. Crassius ne s'attendait pas à cela. Une cérémonie un soir de pleine lune au cœur d'une province de l'Empire. Rome avait interdit ce type de réunions. Les cultes barbares débouchaient trop souvent sur des sacrifices humains et encourageaient les rébellions.

Troublé par l'étrange cérémonie qui se déroulait sous ses yeux, Crassius se reprit. Il fallait qu'il garde son sang-froid, qu'il ne se laisse pas impressionner par ces rites d'un autre âge. Il avait entendu le soir au bivouac des récits de vétérans qui, avec moult détails, décrivaient les rites des barbares. Avec complaisance, ils racontaient les sacrifices humains, les éviscérations, les druides qui se faisaient des colliers avec les intestins des victimes. Il avait cru qu'ils exagéraient, que l'alcool débridait leur imagination morbide. Mais là, il assistait lui-même à l'odieux spectacle.

C'était la première fois dans sa carrière qu'il était confronté à une telle abomination. Il fallait en avoir le cœur net. Il fit signe à ses hommes d'encercler discrètement la clairière et de rester accroupis derrière les menhirs. Il contourna la clairière en direction du puits et de ce qu'il masquait.

Au fur et à mesure qu'il s'approchait, il commença à distinguer de nouveaux sons derrière les mélopées rituelles. Cela ressemblait à des cris d'agonie, des hurlements de bêtes.

Un coup de vent chassa soudain la fumée, et il put voir ce qui se tramait au-delà du puits.

Au début, son esprit ne parvint pas à identifier les images que ses yeux lui envoyaient. Une masse grouillante et hurlante faite de feu et de fumée formait un improbable géant, haut de près de quatre mètres. La forme paraissait se tordre, danser dans des flammes. Mais, à travers la chaleur du brasier, Crassius comprit avec horreur. Des dizaines d'hommes entassés les uns sur les autres, prisonniers dans des cages en bois empilées formant un mannequin géant étaient en train de brûler vifs.

Cassius distinguait à présent leurs gesticulations désespérées pour échapper aux flammes et sentait l'odeur écœurante de la chair brûlée. L'homme de paille. Crassius en avait entendu parler, mais il avait toujours considéré que ce n'était qu'une légende destinée à faire peur aux novices. Quel peuple était assez cruel et dément pour brûler vif des dizaines de victimes dans un mannequin d'osier ?

On racontait que, lorsqu'il n'y avait plus de prisonniers, ils suppliciaient les vieillards, les femmes et les enfants. Soudain, il remarqua des hommes tirant sur des cordes de chaque côté du dolmen. Ils remontaient quelque chose du gouffre. D'une voix profonde, le grand prêtre se mit à scander un nom : Cernunnos.

Il fut repris par l'assemblée et, au fur et à mesure, les murmures devinrent des cris qui explosèrent lorsqu'une tête monstrueuse sortit du puits. Elle appartenait à une abomination, un être difforme au front fuyant portant d'immenses cornes. Il devait mesurer plus de deux mètres. Il était assis sur un trône fait de crânes humains et était vêtu d'une sorte d'armure.

Crassius eut l'intuition que, s'ils laissaient le monstre remonter de son antre, ce serait le chaos. Il fallait agir. Tout de suite. Il était trop tard pour sauver les malheureux prisonniers, sans aucun doute des soldats romains kidnappés, mais ils ne périraient pas pour rien : il était encore temps de stopper cette folie.

Crassius rejoignit au plus vite ses lieutenants restés à l'arrière pour leur faire part de la situation. Sa décision était prise. Il leur ordonna de prendre la tête de quelques hommes et d'aller se placer tout autour de la clairière pour encercler l'ennemi.

À son commandement, ses hommes se ruèrent dans la clairière en hurlant. La consigne était claire : aucune pitié ; aucun prisonnier.

Bénéficiant d'un effet de surprise, les Romains eurent rapidement l'avantage, éventrant à tour de bras les prêtres de leurs glaives ou les empalant sur leur pilum.

En quelques secondes, ce fut la panique dans les rangs des Gaulois. Les prêtres désarmés se dispersaient en vain dans la clairière. Avec quelques hommes, Crassius s'était précipité sur les barbares qui tenaient les cordes, en tuant rapidement quelques-uns.

La plate-forme sur laquelle se tenait l'apparition monstrueuse commença à tanguer dangereusement. Déséquilibré, le monstre bascula dans le vide.

Le grand prêtre, affolé, redoubla d'incantations et se rua sur Crassius qui l'accueillit en l'éventrant d'un coup de glaive.

À la fin du carnage, la clairière ressemblait à un cimetière à ciel ouvert. La terre, gorgée de sang, empestait. Des charognards firent leur apparition, commençant à tourner au-dessus du charnier. C'était l'heure du festin.

Les Romains étaient convaincus d'avoir trouvé l'une des entrées du monde des ténèbres. Pas un n'osa descendre sous terre. Le général fit boucher l'orifice du puits en démolissant l'édifice le surmontant.

Au moment où les premières pierres atteignaient le fond de cette bouche de l'enfer, les soldats crurent entendre un terrible rugissement qui leur glaça le sang.